

Visite des puits de Saint-Liguairre

A l'occasion des journées européennes du patrimoine (17 & 18 septembre 2016), Mr Paul Aimon en tant que résident de S-Liguairre, invite les habitants intéressés, à découvrir l'histoire de notre quartier à travers la visite des puits.



Tel un guide professionnel, Paul captive son auditoire en agrémentant son récit de nombreuses anecdotes!



Une vingtaine de personnes ont répondu avec enthousiasme à la proposition faite.

Equipé de vélos, le groupe part pour 2 heures de promenade à travers les ruelles du quartier



Et c'est ainsi, que l'histoire de notre "village" nous est contée...

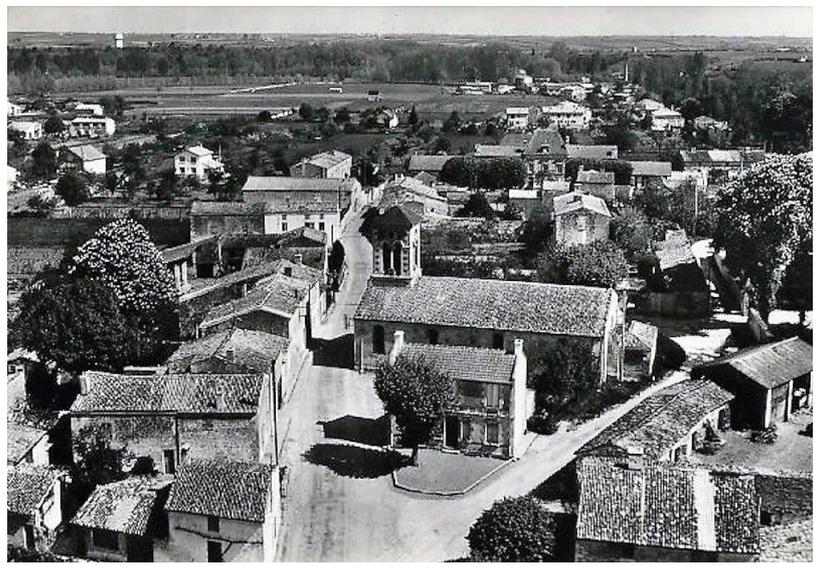


Pourquoi prendre les puits comme fil conducteur pour parler de la vie du quartier autrefois ?

Simplement parce qu'avant l'arrivée de l'eau au robinet par l'adduction d'eau, on ne pouvait installer un ménage, une famille ou une activité quelconque que si l'on avait un point d'eau à proximité.

Or, il se trouve que dans la boucle que forme la *Sèvre Niortaise* et qui enserme le quartier de *St Liguairé*, il existe une nappe souterraine, sûrement alimentée par cette rivière. En creusant de 6 à 9 mètres, on trouve de l'eau à peu près partout. De surcroît, le sous-sol, avant la roche calcaire, est constitué d'une bonne couche de sable, favorisant ainsi la filtration de l'eau qui, dans la majorité des cas, était potable.

Voilà pourquoi, hors ce périmètre de la boucle de la *Sèvre*, l'habitat n'a commencé à se développer qu'après l'arrivée de l'eau par les conduites de l'adduction (*Avenue de l'Espérance et Levée de Sevreau*, en particulier car on n'y trouvait pas d'eau facilement.)



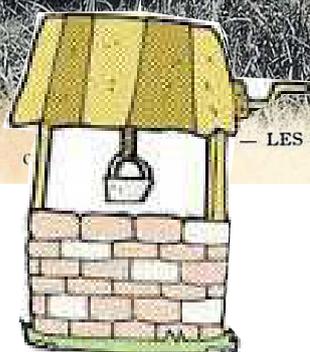
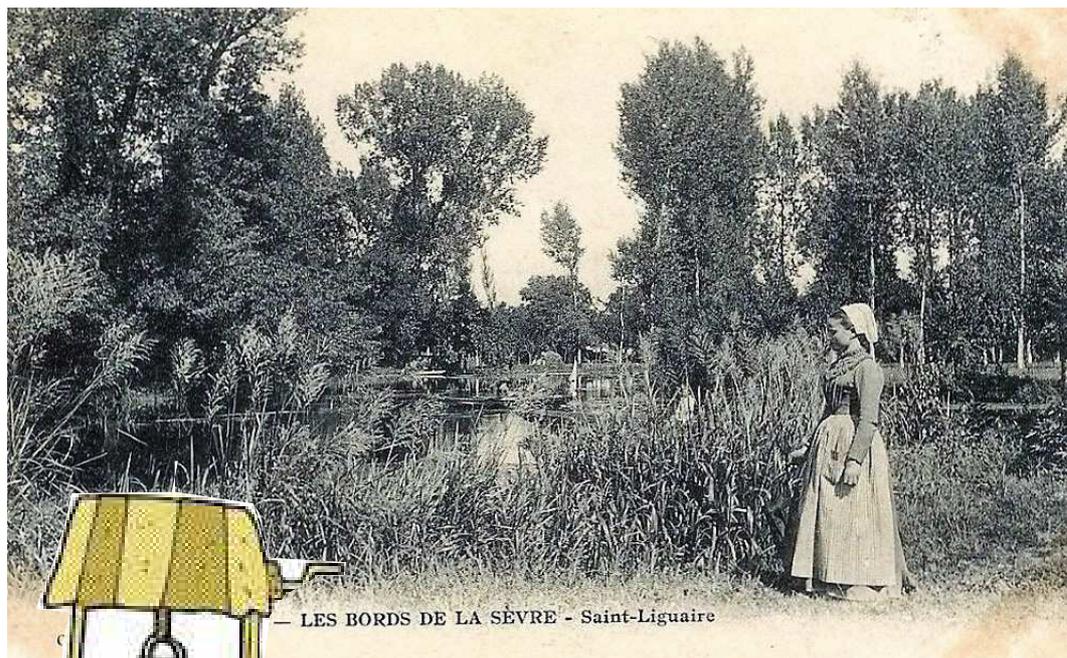
Nous allons voir, au cours de la visite que beaucoup de ces anciens puits sont ou étaient situés au bord de la route ou dans des cours communes. Certainement qu'à l'origine, par souci d'économie, les habitants se groupaient pour faire creuser cette installation. En effet, ce n'était pas un travail facile. Il fallait forer à la pioche, à la pelle ou à la barre de fer, sortir les déblais avec des seaux et ceci sur une circonférence d'à peu près le double de celle définitive du puits car il fallait maçonner à l'aide de pierres et de bas en haut, tout ce trou, pour aboutir au final au « tuyau » ainsi formé. Tout un art ! De place en place, on laissait un trou dans la maçonnerie pour y enfoncer le pied et ainsi descendre au fond si nécessaire...et en remonter !

Ces puits ont servi pendant plusieurs siècles avant l'adduction d'eau qui, dans ce quartier, est arrivée dans les années

* 1947- 48, c'est à dire, il y a moins d'un siècle, peu de temps après la guerre 39-45. D'ailleurs, une partie du creusement pour enterrer les canalisations a été effectuée par un groupe de prisonniers allemands, pas encore libérés à l'époque.

Nous terminerons cette balade par une visite des foulons de la *Chamoiserie*, foulons animés autrefois par la force de l'eau, la *Sèvre*, rivière bienfaitrice de *St Liguairé* (sauf quand elle déborde trop!)

Il y avait donc autrefois, dans ce quartier, 2 activités principales : l'agriculture et la *Chamoiserie* (pour tous les habitants : l'usine.)



* Les habitants de Saint-Liguairé ont vu comme un bienfait l'arrivée de l'adduction d'eau dans leur commune.

Puits n° 1 :

Le 1er puits dont nous allons maintenant parler n'est plus là. Il a disparu lors de la construction de l'école maternelle. Il était situé dans un jardin entouré d'un grand mur, dans le virage à côté de cette école. Le jardin était cultivé par les instituteurs et le secrétaire de mairie, habitant tous dans les logements de fonction attenants à l'ancienne mairie. Dans ce jardin, se trouvait aussi un bâtiment aujourd'hui disparu, qui abritait la voirie d'un instituteur et aussi la pompe à bras des pompiers volontaires. Ce puits était important car il fournissait l'eau aux ménages des instituteurs ainsi qu'à celui du secrétaire de mairie. Il servait également à fournir l'eau pour tout ce qui concernait les classes : repas du midi apporté par les élèves, nettoyage des locaux. Le soir, après la classe, 2 ou 3 élèves restaient à tour de rôle, pour faire le balayage. Pour ce faire, ils allaient au puits (équipé d'une pompe avec un grand volant), chercher un seau d'eau pour arroser le parquet brut des classes, afin de neutraliser la poussière lors du balayage.

Ce qui paraît maintenant comme une corvée, était vécu comme normal par les élèves de cette époque.

Au fond de ce jardin, il y avait aussi les bâtiments d'une ferme, démolis également lors de la construction de la maternelle. C'est dans ces bâtiments qu'ont logé les allemands cités précédemment.

Puits n°2, près de la poste :

Il a servi aux habitants de la rue et à des activités diverses.

Il y avait une épicerie/mercerie à laquelle était adjoint le bar toujours existant qui s'appelait le « Café des amis ». Le mari de l'épicière, lui, travaillait à l'extérieur comme artisan maçon.

En face du puits, la forge du maréchal ferrant où régnait une grande activité car les paysans venaient y faire « rebattre » les fers de charrues et ferrer les chevaux et les bœufs de travail. Les chevaux dociles étaient ferrés dans la cour, sans entrave, mais ceux trop nerveux et tous les bœufs, rentraient dans une sorte de solide cage appelé un « travail ». Il y avait dans cette forge un immense soufflet accroché au plafond, servant à attiser le feu où rougissaient les fers pour les animaux ou les fers de charrues. La rue résonnait souvent du bruit du marteau sur l'enclume.



Le curé de la paroisse utilisait aussi ce puits pour l'arrosage du jardin du presbytère, qui occupait tout l'espace maintenant pris par la poste. En ce qui concerne l'eau pour son habitation, le curé utilisait un autre puits toujours existant de l'autre côté de la cure.

Sur une photo aérienne, on peut voir tous les bâtiments qui ont disparu dans ce secteur depuis moins d'un demi-siècle : la vieille poste, la sacristie, la forge, les préaux des écoles, le local des pompiers, tous les murs devant la mairie et les écoles, un abri bus avec WC au coin du jardin du presbytère ainsi que de nombreux murs près de la salle des fêtes et de la MPT.

Après la forge, en face de l'église, en fin de semaine, un coiffeur coupait les cheveux uniquement aux hommes et rasait les vieux, en particulier le dimanche avant la grand messe de 11h.

Quant aux animaux des fermes, il n'était pas souvent question de tirer de l'eau au puits surtout si le cheptel était important. C'est là qu'entre en jeu le rôle essentiel de cette brave *Sèvre* quienser le quartier. C'est elle qui pourvoyait à l'abreuvement de toutes ces bêtes. L'été, les animaux étaient conduits au pâturage dans les prairies qui bordaient la rivière. Par contre, l'hiver, les bêtes étaient menées au lieu le plus proche du cours d'eau. Ainsi, l'hiver, tous les soirs, à l'entrée du bourg en face de l'ancienne poste, là où il y avait une ferme, on tombait nez à nez avec un troupeau de 30 à 40 bêtes (bœufs, vaches, chevaux), éparpillés en vrac dans la rue ! Mais il y avait peu de véhicules à moteur. Imaginons un tel lâcher de nos jours ! Ces animaux allaient boire au port des pêcheurs, à côté du cimetière.

A cette époque, il était courant de rencontrer un troupeau dans les rues !

Nous avons vu tout à l'heure sur la 2ème photo la salle actuelle du terrain de foot. Elle était bien seule et pourtant à l'époque, elle servait beaucoup, en particulier pour faire des théâtres l'hiver, des kermesses et fêtes diverses durant l'été.

Savez-vous que le *Général de Gaulle* a tenu, dans cette grande salle, une grande réunion après avoir dormi dans un pavillon Avenue de l'Espérance ? Je ne sais pas si on a vu une autre fois autant de monde dans ce village de *St Liguire* !! Peut-être que si, pour les vide greniers de l'*Olympic* !

3^{ème} puits :

Ici le puits et la pompe qui y était adjointe, ne sont plus là. Nous retrouvons la marque de son ancienne existence par une imitation de margelle en pierres de taille.

Les riverains d'une ancienne cour commune attenante venaient s'y approvisionner.

Il servait aussi à alimenter en eau un artisan peintre habitant la maison suivante ainsi qu'un autre artisan « ferblantier » officiant en face, de l'autre côté de la rue. Ce dernier fabriquait entre autres des seaux en fer blanc servant justement à aller puiser l'eau au puits ainsi que des « coussottes » que l'on installait sur le dessus du seau pour se laver les mains. Ces seaux étaient posés sur des éviers taillés dans la pierre, d'un seul bloc. On peut encore voir le « nez » de l'un d'eux qui déborde du mur, un peu plus loin, *rue du Bas des Prés*.



Le ferblantier confectionnait aussi tout ce qui constituait la vaisselle laitière : seaux pour la traite et l'entreposage du lait mais également des mesures d' 1/2 litre ou d' 1 litre. Celles-ci servaient à mesurer le lait que les ménages d'ouvriers, d'artisans... venaient acheter après la traite dans les fermes proches de chez eux. Il n'y avait pas de lait « longue conservation » ni de frigos ! Il fallait donc un approvisionnement quotidien. Ce lait, il fallait le faire bouillir très vite, surtout l'été, avant qu'il ne caille. Faire bouillir du lait était tout un art car il pouvait déborder très vite. Les ménagères utilisaient le plus souvent des anti-monte-lait de différentes formes. L'un d'eux était appelé le « feurlassou » car il faisait du bruit dans la casserole quand le lait entrait en ébullition. Et quand celui-ci avait refroidi, il se formait à la surface une épaisse et appétissante couche de crème. Ce n'était pas du demi-écrémé ! L'argent de la vente du lait et des produits de basse-cour servait aux fermières à payer leurs achats dans les épiceries. A l'époque, on ne payait pas avec du plastique !

Pour en revenir au ferblantier, il fabriquait également des « ouillettes », sorte d'entonnoir, servant à remplir les boudins, lors de la cuisine périodique du cochon. Évidemment, cet artisan savait faire aussi une soudure ici ou là pour réparer les ustensiles percés comme les seaux.

Après ces maisons, dans cette rue qui s'appelait *rue Hiver*, sur la droite, étaient cultivées des vignes.



Un des anti-monte-lait était appelé le « feurlassou » car il faisait du bruit dans la casserole quand le lait entrait en ébullition

4^{ème} puits :

Ici encore, au fond de la cour commune, un puits. Nous voyons sur la photo 5 bis, une scène de battage prise dans la cour. Le tracteur et la batteuse sont la propriété de la CUMA locale constituée aussitôt après la seconde guerre mondiale par les agriculteurs de *St Liguair*, y compris les maraîchers du secteur de *Ribray* qui faisait partie de la même commune. Il y avait dans ces années beaucoup plus de fermes. J'ai le souvenir qu'à la même époque, la batteuse officiait dans 5 cours de ferme, depuis celle-ci jusqu'au carrefour du 8 *Mai*.



5 ème et 6 ème puits :

Nous arrivons au pied d'un puits bien conservé et entretenu situé dans une cour commune. Trente mètres plus loin, au bord de la rue *du Petit Chemin*, il y a un autre puits très ancien. Outre l'alimentation en eau des riverains, ces puits servaient aussi beaucoup pour l'arrosage des jardins potagers cultivés intensément dans tout ce quartier.



7 ème puits :

Ce point d'eau pourrait s'appeler le puits du « boulanger », tellement il a servi pendant toute la période avant l'arrivée de l'eau au robinet, pour alimenter en eau la boulangerie attenante.

Au pied de la pompe encore présente, était placé en permanence, un grand seau dans lequel trempait comme une sorte de grande serpillière fixée au bout d'un long manche de 3 à 4 mètres. Cet ensemble, appelé « goupillon » servait à nettoyer le four une fois ôtées les braises des morceaux des bois, ayant servi à la chauffe du four. Après cette opération, il restait de la vapeur, propice à la bonne cuisson des pains de 4 (2 kgs) ou des pains de 2 (1kg). Pour le dimanche, les gens achetaient aussi des couronnes (pains ronds).

Pendant la guerre 39/45, le manque de bonne farine faisait que le boulanger devait laisser dans celle-ci, une grosse proportion de son pour répondre à la demande. Les clients appelaient cela du « pain de chien ».... Maintenant, on l'appelle du pain diététique !

Cette pompe servait aussi à tirer de l'eau pour fournir l'épicerie-mercerie et le café attendant, situés de l'autre côté du carrefour ; il y avait aussi, 80 mètres plus loin, rue *de la Règle*, une autre épicerie et son café équipé d'une grande salle avec bancs et tables.

Dans ces épiceries, les habitants pouvaient s'approvisionner en sel, poivre, sucre et produits alimentaires (riz, pâtes, légumes secs...). Mais, on n'y trouvait pas de denrées périssables pour la bonne raison que les frigos n'étaient pas encore vulgarisés, pas plus que les vitrines réfrigérées.

C'est pour cette raison que les puits, là encore, étaient d'une grande utilité. On y descendait souvent le beurre ou des boissons à tenir au frais.

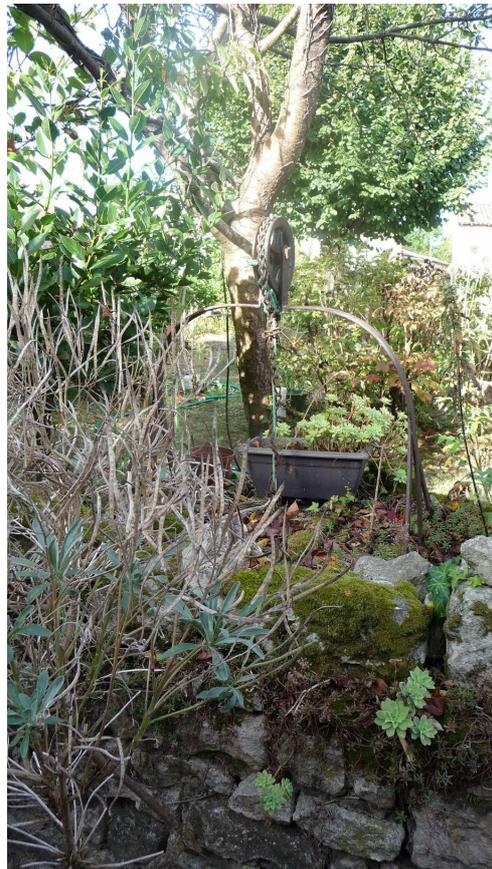
Dans les épiceries, on vendait aussi chicorée et café mais celui-ci en petite quantité car il y avait de la concurrence. En effet, toutes les quinzaines, un marchand ambulant passait dans les rues avec une sorte de petite charrette à bras en forme de grand coffre et vendait ce produit : « Le planteur de Caïffa ». Mais ce marchand a disparu fin 1939, très peu de temps après le début de la guerre. Le café est alors devenu une denrée très rare pendant près de 6 ans. Il était remplacé durant cette période par de « l'ersatz », c'est à dire toutes sortes de produits grillés, principalement de l'orge.

A cette pompe, on pouvait aussi y voir tous les jours, après le passage du laitier qui ramassait le lait des fermes, tous les matins, la fermière habitant en face de la boulangerie, qui venait y laver ses seaux à lait. Pour ce faire, elle utilisait toujours une poignée d'orties !

Un peu plus tard, après la guerre, un mécanicien s'est installé à 50 mètres d'ici, dans la rue *de la Règle*. Il était un spécialiste pour réparer les « Vélo solex ». Et, évidemment, il vendait des bidons de Solexine, le carburant adapté.

A 100 mètres plus loin, également, dans la rue *du 8 Mai*, à l'entrée d'une cour commune, on pouvait trouver un puits avec une pompe

semblable à celle de la boulangerie (photo 8 bis). Cette pompe était utilisée par les riverains, dont principalement un pâtissier. Mais cette pâtisserie ne vendait pas de produit sur place. Le pâtissier et la pâtissière étaient des commerçants non sédentaires et ils partaient très tôt le matin pour vendre leurs produits sur les foires locales, nombreuses à cette époque.



Tiffardière, dont l'origine proviendrait de celui d'une garnison de soldats mercenaires, du nom de « Tiffaudes »

Puits n° 8 :

Nous voici au bord de la Sèvre, près du pont de la « Tiffardière ». Ce nom, dont l'origine proviendrait de celui d'une garnison de mercenaires, du nom de « Tiffaudes », en activité au château placé au-dessus de la rivière, pour empêcher toutes invasions ennemies.

Pendant des siècles, avant la construction du pont, on traversait la Sèvre à cet endroit, en utilisant un bac.

En période de basses eaux, on pouvait aussi traverser la rivière par un gué situé légèrement en amont du pont et qui débouchait dans le petit chemin menant au bas de la côte.

Le bac n'était pas gratuit et il fallait s'acquitter des droits de passages

Pour exemples :

Ofr02 pour une personne

Ofr05 pour une personne, traînant une brouette

Ofr01 pour une personne traînant une charrette à bras

Ofr05 pour un bœuf, une vache, un cheval...

Ce bac fut remplacé dans les années 1860-62, par un pont « Main ». En effet, ce généreux donateur payait à la ville de Niort et St Liguairé des ponts qui devaient être gratuits

Le tablier de ce pont a été entièrement refait en 1983 et à la demande des habitants du quartier, les pierres qui constituaient les murets de chaque côté du pont, ont été utilisées pour faire le mur de soutènement du talus, au bord de l'accès au port, en bas du pont.

Pendant la période de réfection du pont, un pont « Bellay » a été installé. Il partit ensuite pour être remonté rue du Bas Sablonnier, où il est toujours.



Ce port, au bas du pont, a connu autrefois beaucoup d'activités. L'hiver, tous les animaux du quartier, y compris ceux du haut de la Tiffardière, venaient s'y abreuver. De nombreux pêcheurs amarraient leurs bateaux à proximité.

Les ménagères venaient nombreuses y laver leur linge. Elles arrivaient avec leurs brouettes à barreaux, spéciales pour ce transport. Elles étendaient un grand drap dans l'eau retenu par quelques pierres puis installaient leur garde-genoux avec la brouette pleine de linge à proximité. Et c'était parti pour une séance de battoir. Il y avait parfois problème lorsqu'un troupeau de vaches venait s'y abreuver !

Dans le haut du village de la Tiffardière, on ne trouvait pas d'eau en profondeur. C'est pourquoi, l'eau pour les animaux était fournie par des mares, vite à sec l'été et pour les habitants, par des citernes qui récupéraient les eaux de pluie des toits. Pour l'eau potable, il fallait descendre à la source, en bas du village par 2 venelles que nous allons voir par la suite.

Certains éleveurs, du haut de la Tiffardière possédaient des barriques sur roues tirées par des chevaux ou des mulets. Pour remplir ces tonnes à eau, il fallait faire reculer l'attelage au plus près de la rivière car le remplissage se faisait à l'aide d'une sorte de récipient de la capacité d'un seau, fixé à un long manche.

Un jour, un mulet refusa de s'arrêter et tout l'attelage se retrouva dans la rivière ! A la suite de quoi, il fut procédé à l'installation d'une pompe reliée à la rivière par un tuyau. La sortie d'eau de cette pompe fut fixée suffisamment haut pour que les tonneaux passent en-dessous et que le remplissage se fasse directement. Toute cette installation a été supprimée lors de la réfection du pont en 1983.

Ce secteur du port est vulnérable aux crues.



Puits n° 9 :

Nous arrivons ici à l'entrée d'une venelle peu connue des habitants. Pourtant, son importance fut grande pendant des siècles pour tout le village de la *Tiffardière*, surtout pour les habitants du haut. Elle fait suite à une autre venelle, située à gauche avant de monter la côte. L'une et l'autre permettaient l'accès à une source d'eau potable utilisée par les habitants du quartier. Une pompe est toujours sur place mais ne fonctionne plus. Une des deux venelles, qui donne accès à la source, a gardé son aspect du Moyen-âge.

Pour venir se ravitailler en eau potable, les habitants utilisaient un « joug » posé sur les épaules, au bout duquel pendaient deux chaînettes où s'accrochaient les seaux.

La largeur de ces venelles était suffisante pour qu'un âne les emprunte. La grimpelette située à gauche avant la côte, n'était pas un obstacle pour ce genre d'animal très répandu au Moyen-âge. Ces venelles n'ont pas de nom et c'est dommage !

Ce point d'eau ravitaillait donc une bonne partie des habitants riverains et fournissait aussi l'eau nécessaire à l'activité du forgeron, dont la forge était située en face, de l'autre côté de la rue. La femme du forgeron tenait un café et organisait de temps en temps des bals dans une salle située juste à l'angle de la venelle, à gauche avant la côte.

Il y avait aussi une menuiserie et un marchand de porcs.



Puits n° 10 : retour rue de la Règle

Situé là encore dans une cour commune, ce puits bien conservé, a été heureusement mis en valeur par les habitants.

Il fournissait évidemment l'eau aux familles riveraines mais aussi à 2 activités : - Un commerçant en chiffons et peaux de lapin qu'il faisait sécher dans le hangar à proximité. Il y avait également l'écurie où logeait le cheval qui tractait la carriole nécessaire à son activité pour le ramassage dans tous les alentours de la matière première afférente à ce commerce.

- Autre activité importante permise par ce puits : une saboterie. Le fabricant de sabots utilisait comme matière première du bois de peuplier mais surtout du bois de « vergne » (aulne), à la couleur rougeâtre. Il fournissait en sabots de nombreux ménages du secteur (il y avait toujours près de la porte une paire de sabots prête à servir quand les habitants allaient sortir dans la cour ou au jardin). Les paysans étaient aussi de gros utilisateurs de sabots : tout le travail dans les étables se faisait avec. Ce sabotier utilisait souvent le flottage pour le transport des billes de bois nécessaires à son activité...billes de bois qu'il réceptionnait ensuite au port du « Chat Pendu » ou au port au bout du bief, rue du 8 Mai.

Il avait aussi de nombreux acheteurs pratiquant l'élevage des huîtres sur la côte et sur l'île de Ré.

Un jour il a dit : « Les bottes en caoutchouc ont tué mon métier ! » Et il a envoyé à la ferraille tout son matériel, y compris une machine récente et moderne pour l'époque.

Maintenant passons le virage. Nous sommes à l'arrière de la saboterie (photo 12). Tout a été rasé ! On remarque le long du mur un tas blanchâtre. Ce tas est constitué de pierres calcaires déposées là par les cantonniers. Elles vont servir à boucher les « nids de poule » de la rue qui n'est pas goudronnée. Celle-ci est plus utilisée encore par des roues de charrettes que par des roues caoutchoutées (1955).

Avançons 50 mètres plus loin...Là, dans le virage, on pouvait acheter du vin. En effet, un marchand de vin était installé ici. Il avait son puits particulier dans la cour. Il lui servait beaucoup...pas pour mettre de l'eau dans le vin ! mais pour laver, rincer des barriques que l'on pouvait voir de la rue, car la grille était toujours ouverte. Le bâtiment à droite, juste avant le virage comportait un vaste « chai ». Ce commerçant qui, lui aussi avait un cheval et une carriole, approvisionnait les nombreux bistros des villages et quartiers voisins. Il pouvait aussi faire du détail aux particuliers mais en ce qui concerne St Liguairé, il n'avait guère de clients. Pourquoi ? Car la plupart des habitants avaient une vigne. Il y en avait partout, non seulement dans la plaine mais aussi dans tout le bourg du village.

Puits n° 11 :

Nous voici à l'entrée de l'impasse du « Chat Pendu ».

Pourquoi ce nom ? Il n'a rien à voir avec l'histoire d'un pauvre mistigri, pendu au bout d'une corde ...Non ! Il s'agit d'une histoire de puits : ce secteur favorable au maraîchage comportait de nombreux puits pour l'arrosage des légumes. Or, pour puiser cette eau, on utilisait un système de balancier comportant une corde ou une chaîne, se terminant par une sorte de crochet avec une boucle servant à l'accrochage des seaux, appelé donc « chas ». On avait donc dans ce secteur, quand ils n'étaient pas utilisés, des « chas pendus », auprès de chaque puits.



Exemple de puits appelé "chas pendus"

Puits n° 12 :

Avançons un peu plus loin. Nous apercevons un bâtiment en pierres de taille. Celui-ci est tout simplement le socle d'un mini château d'eau. Il était surmonté d'un énorme réservoir en fer. Il avait été installé pour arroser les légumes cultivés dans ce secteur et était approvisionné par un puits toujours présent, situé au pied du socle restant.

L'eau était pompée et remontée dans le réservoir à l'aide d'une pompe actionnée par un gros moteur à l'huile lourde, bruyant et très producteur d'une grosse fumée noire. Mais bon ! On ne contrôlait pas encore les émanations de CO₂ ! Pendant la seconde guerre mondiale, ce puits a servi à l'arrosage des jardins des employés de la chamoiserie. A cette époque de restrictions, toute une partie de la prairie qui se trouve en face de l'usine, jusqu'au grand mur, il y avait encore là une culture légumière. De nombreux ouvriers, en débauchant le soir ou en fin de semaine, venaient jardiner leur parcelle. Cela leur permettait de passer cette période difficile un peu plus sereinement en ce qui concerne l'alimentation de leur famille.



Ce bâtiment que nous venons de voir fut certainement le 1er château d'eau du village.

Avant de partir vers le prochain puits, arrêtons-nous au bout de l'impasse de « Chat Pendu ». Là, dans une ancienne cour de ferme, nous voyons un gros rouleau de pierre. C'est l'ancêtre de la machine à battre. Il était utilisé pour écraser les épis des céréales répandus sur « l'aire » aménagée dans la cour de la ferme. Il était tiré par un cheval ou des bœufs qui tournaient sur l'aire. Ensuite, il fallait

séparer le grain de la paille par secouage et finir par le ventage de cette récolte pour isoler les grains de la balle et des déchets de paille. On peut penser que ce rouleau a été entreposé là, après son dernier usage qui ne doit pas dater d'hier !

A St Liguairé, un lieu-dit s'appelle « Sous les aires ». Avant les 2 remembrements, ce lieu était constitué de multiples petites parcelles. On peut penser que ces petits terrains étaient des aires utilisées par les fermiers de la Tiffardière pour faire le battage des céréales.

Puits n° 13 :

Un arrêt rapide à ce puits, maintenant caché par une maison neuve. Pourquoi est-il placé de ce côté de la rue alors qu'il était destiné à fournir l'eau à la ferme d'en face ? Du côté maison, nous sommes en zone inondable. A chaque inondation, l'eau serait devenue impropre à la consommation. De ce côté de la rue, il ne craint pas ce problème. Par contre, au niveau de la traversée de la rue, aux heures d'embauche et de débauche de la chamoiserie, un flot de cyclistes ou de piétons empêchait la traversée de la rue des personnes chargées de seaux plein d'eau au bout de chaque bras.

L'usine de la chamoiserie :

Nous avons parlé au début de ce parcours de 2 activités principales dans la commune de St Liguairé : agriculture et chamoiserie.

Nous voici dans un local essentiel de l'usine : les foulons.

D'abord merci à Mme Rouvreau d'avoir bien voulu accepter que nous puissions faire cette visite .

Dans cette usine de chamoiserie-ganterie, il y a eu jusqu'à plus de 250 personnes. De plus, certains hommes découpaient les gants à domicile alors que de nombreuses femmes les assemblaient chez elles. En général, les hommes travaillaient à la Chamoiserie et les femmes à la ganterie.

Pour en revenir aux foulons, nous voyons ces grandes pièces de bois qui allaient et venaient pour « fouler » les peaux. Ces peaux baignaient dans un bain d'huile de poisson. Ces foulons étaient actionnés par la force de l'eau de la Sèvre (toujours elle!), et ce par l'intermédiaire de roues munies de pales, situées à l'entrée. Les huiles de poissons utilisées donnaient à l'air ambiant une odeur particulière. Celle-ci se répandait dans tout le village selon la direction des vents. Mais personne ne se plaignait...l'usine avait trop d'importance. Les habitants disaient : « on sent l'usine, les vents sont hauts, il fera beau demain »

Après l'utilisation de peaux venant du Canada, on a surtout travaillé des peaux de moutons venant de France, parfois d'Australie ou de Nouvelle-Zélande (très peu).

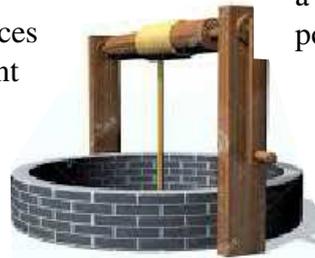
Tous les ans, une journée était chômée pour la St Jean (24 Juin), patron des chamoiseurs. Il y avait une fête dans le quartier avec messe le matin, défilé dans les rues et feu d'artifice le soir. Un mouton enrubanné faisait partie de la fête.



Au moment de la guerre 39-45, alors que le carburant manquait, les personnels de maintenance de l'usine, ont transformé la fourgonnette, servant à transporter du personnel venant de Niort pour travailler à l'usine, en véhicule électrique. Il était lent mais c'était mieux que le vélo, surtout l'hiver. Le véhicule électrique revient à la mode mais on le voit, ce n'est pas nouveau !

Comme on peut l'imaginer, la fermeture de l'usine se traduit par un grand vide dans la vie du quartier. En même temps, la disparition progressive des sièges d'exploitation agricoles très nombreux, a fait de St Liguairé un quartier où il fait bon vivre...pour y revenir dormir chaque soir !

L'arrivée de l'eau au robinet a signé la fin des puits, l'arrêt des différentes activités et a fait disparaître la vie du village d'antan.



Autre fait festif du village, un défilé lors d'une fête d'école

Fait à Saint Liguairé

le 15 septembre 2016

par **Mr Paul AIMON**

une des mémoires de notre quartier de St Liguairé